

LA DÉCROISSANCE, POUR UNE ÉCONOMIE ESTHÉTIQUE

« ON NE PEUT PLUS CROÎTRE DANS UN MONDE FINI * » CES MOTS D'UN MILITANT écologiste trouvent un écho dans la pratique de nombreux artistes contemporains qui ont renoncé, parfois de manière radicale, pionnière et poétique, à la production d'objets, au fétichisme et à la plus-value qui entourent l'œuvre d'art - objet spéculatif par excellence - et qui bien souvent congestionnent l'expérience esthétique. L'exposition **La décroissance, pour une économie esthétique** rassemble une collection de reproductions d'œuvres sans objets d'après des artistes du vide, de la fugacité, de l'impalpable, de l'absence, de l'échec et de l'anti-productivisme, suivant une réflexion sur le sens du « faire » et son exposition, sur le sens de leur réception, et sur ce que signifierait la décroissance appliquée au monde de l'art.

Ainsi l'exposition ne contient pas d'œuvres *stricto sensu*, mais des documents, des photocopies, des reproductions libres et non authentiques d'œuvres ayant existé. Évacuer l'objet d'art pour ne conserver que *l'objet de l'art* telle est l'ambition de cette gymnastique esthétique. Le propos est directement lié à une économie de la visibilité en art et à sa diffusion. Implicitement, c'est le système de l'exposition comme moment culminant où tout un assemblage d'objets et de gestes « de valeur » se concentre dans un espace symbolique qui est questionné. Explicitement, c'est une manière libre de s'approprier une histoire de l'art conceptuelle et post-conceptuelle récente. Potentiellement c'est un projet inabouti et inépuisable qui pourra s'alimenter et s'augmenter par l'ajout de nouveaux documents tout au long de l'exposition et au-delà.

Le statut spéculatif de l'objet en art est une variable étudiée par les artistes depuis les années soixante, initiée auparavant par Marcel Duchamp dès les années 1910. Cette variable est inséparable de la circulation de l'objet dans des expositions, en galeries, sur le marché de l'art, de son acquisition et de son stockage dans des Ports Francs. Dans son essai *Design and Crime*, Hal Foster suggère que l'explosion de design et des marchandises qui a accompagné le développement du discours artistique et culturel postmoderne dans les années 1970 et 1980 a représenté un mouvement rétrograde qui a neutralisé les idées libératrices que des expériences alternatives mais aussi des artistes avaient avancées au cours de cette période.

Et, en effet, de nombreux artistes ont essayé de sortir les processus de réception et de compréhension de leurs œuvres, et leur charge esthétique, de la seule présence de l'objet. Par suite, on pourra s'interroger sur les notions d'authenticité d'une expérience artistique « hors-d'œuvre » et d'appréciation *a posteriori* de performances invisibles, mais aussi de semblance, de *reenactment* (reconstitution), d'expérience esthétique dans la copie (Alain) ou dans le récit, dans l'appropriation ou dans l'intertextualité. On pourra s'interroger sur l'utilité publique du geste d'appropriation du geste singulier d'un artiste, et mettre l'ensemble de ces questions en relation avec les cultures 2.0, avec un musée imaginaire fait de ductilité, d'ubiquité et de réalité augmentée. Pour finalement se poser une question : *comment faire l'expérience d'une œuvre que nous n'aurions pas vécue ?*

COLLECTION DE REPRODUCTIONS D'ŒUVRES SANS OBJETS D'APRÈS

BAS JAN ADER

MICHAEL ASHER

BERNARD BRUNON

MICHAEL CRAIG-MARTIN

PLAMEN DEJANOV &

SWETLANA HEGER

MARCEL DUCHAMP

DAVID HAMMONS

BEN KINMONT

MICHAEL & BARBARA LEISGEN

ANDREJ MONASTYRSKIJ...

Curateur

Nicolas Audureau

La décroissance

15 avril - 3 juin 2017

Vernissage

vendredi 14 avril 2017 - 18h

Accès

Entrée libre

Mardi-samedi 14-18h

et sur rendez-vous

Conférence

Samedi 3 juin - 15h

Sophie Lapalu

Quand l'œuvre surgit du récit

* Vincent Liegey, « On ne peut plus croître dans un monde fini », Coralie Schaub, Libération, 21 avril 2013.